

ISIDORE DE SÉVILLE

ÉTYMOLOGIES

LIVRE 15

LES CONSTRUCTIONS ET LES TERRES

FRE 2789 – CNRS

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

© Presses Universitaires de Franche-Comté 2004

ISBN 2-84867-065-7

Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité

ISIDORE DE SÉVILLE
ÉTYMOLOGIES

LIVRE 15

LES CONSTRUCTIONS ET LES TERRES

Texte établi, traduit et annoté

par

Jean-Yves Guillaumin et Pierre Monat

Presses Universitaires de Franche-Comté 2004

INTRODUCTION

Le livre 15 des *Étymologies* propose à son lecteur un parcours de *l'orbis terrarum* d'abord, appréhendé à travers le maillage des cités remarquables dont l'auteur relève l'antiquité, et en même temps un itinéraire qui le conduit de *l'orbis terrarum* à la cité et de la cité à la campagne. Le long chapitre 1 suit un itinéraire Est-Ouest puis Ouest-Est autour de la Méditerranée, qui part au Nord puis revient par le Sud. L'Asie, l'Europe, puis la Libye, tel est bien l'ordre classique que le Sévillan a déjà suivi dans les premiers chapitres du livre précédent. Ainsi surgit l'immensité du monde romain : entre Séville et la cité de cet itinéraire qui en est la plus éloignée, la cité des Dioscures en Colchide, sur le Pont-Euxin, il y a plus de 4000 km.

Cette géographie très résumée est en même temps un aperçu d'histoire, aussi bien en ce qui concerne les *gentes* qu'à propos du peuple de la Bible. C'est par l'" Histoire sainte " que l'on commence, chronologiquement et géographiquement. L'antiquité des villes fondées par Caïn, Nemrod ou Japhet l'emportera donc sur celle des plus anciennes cités du monde méditerranéen : vieille revendication d'antériorité d'abord émise par les Juifs d'Alexandrie, reprise ensuite par les chrétiens. Défilent rapidement, évoquées à grands traits et par allusion, les grandes étapes de l'histoire biblique : Abraham, Jacob et les patriarches, l'Égypte, Babylone...

Isidore passe ensuite, à partir du chapitre 2, des *ciuitates* à la *ciuitas*. De la pluralité un peu émiettée qui était celle du ch. 1, on vient à la définition et à l'examen des éléments d'une *ciuitas/urbs* que l'on peut poser comme une sorte de modèle. Ce paradigme se constitue sur une abstraction à laquelle on arrive, presque paradoxalement, par la médiation de ces courts lemmes dont chacun ne s'attache qu'à une réalité triviale. Mais c'est justement la juxtaposition, l'emboîtement et l'harmonisation de ces éléments qui peut les arracher à leur trivialité stérile et insignifiante, pour les constituer en composantes de cette réalité humaine qui seule mérite le double nom d'*urbs* et de *ciuitas*.

De la différence et de la complémentarité de ces deux facettes, Isidore est bien conscient. Il accepte d'autant plus volontiers de traiter, dans ce livre 15, des deux aspects de la communauté humaine, l'aspect urbanistique et l'aspect juridico-social, entre lesquels la ligne de séparation n'est pas toujours nettement située.

L'ordonnance des chapitres est fort loin d'obéir au hasard. Elle procède au contraire d'une volonté d'organisation très perceptible, condition d'un équilibre d'ensemble recherché avec obstination.

Entre toutes les cités du monde romain qui ont été évoquées et parcourues au ch. 1, et qui toutes se conforment ou doivent se conformer au modèle qui surgit des ch. 2 à 11, cités autour desquelles s'organisent, dans un éloignement progressif, nécropoles, domaines ruraux, et territoires, la communication est assurée par les *itinerata* de toutes sortes, réseau de nature aussi complexe et indispensable que le système sanguin dans le corps.

Dans la cité elle-même, le livre 15 distingue, par ordre d'importance, les édifices publics et les édifices religieux, puis les édifices privés. Cette primauté des constructions destinées à l'usage et au prestige de la communauté veut remettre encore l'individu, dans les temps troublés de l'extrême fin de l'Antiquité, au cœur d'un système policé dont il est la raison d'être et qui est pour lui une raison d'être.

À la *Cité de Dieu* Isidore répond ici par un *De ciuitatibus* qui est une concise *Cité des hommes*. Le modèle concentre et synthétise les apports gréco-romains et les apports du christianisme. Les *tabernariae* (ch. 2 § 43) ne sont pas loin de l'église dans laquelle, depuis le *tribunal*, le prêtre délivre les préceptes de vie (ch. 4 § 16). On croirait apercevoir ici en filigrane un roman de Victor Hugo et l'on est déjà en plein Moyen Âge... Toute une vie sociale affleure sous le texte, qui laisse une large place aux différentes catégories de pauvres : ainsi, à côté des *tabernariae*, il y a les indigents, reçus dans les *νοσοκομεία* (ch. 3 § 13). Bains, tavernes, marchés et port sont grouillants d'une foule qui anime le texte. L'Église, depuis ses établissements séculiers et réguliers, régit l'ensemble, distribuant à la fois la parole et l'aumône.

La hiérarchisation généralement descendante des données, l'emboîtement des différents éléments en un ensemble construit, sont certes perceptibles dans l'économie d'ensemble du livre, qui va de l'Histoire sainte aux questions grammatiques, en organisant la matière afférente à la ville de manière tripartite, collectif civil, collectif religieux, privé. Ils le sont aussi à l'intérieur de chacun de ces ensembles. L'ordre descendant est manifeste qui va du groupe de cha-

pitres 2-4 au ch. 6 *de operariis* en passant par le ch. 5 *de repositoriis*. Il l'est encore dans la structure interne des chapitres eux-mêmes. Parlant par exemple des édifices sacrés (ch. 4), l'auteur va du Saint des Saints à la " chaire " d'où parle le prédicateur. C'est aussi, encore une fois, une chronologie progressive qui sous-tend le développement, et qui fait passer insensiblement du sanctuaire de la Première Alliance à l'église chrétienne, du prêtre du judaïsme au ministre chrétien.

Toute une organisation raisonnée de l'espace se donne à lire au fil de ces chapitres. Le monde, parcouru d'abord en ses villes, se focalise en une *Vrbs* idéale qui emprunte certains de ses traits à Rome, mais qui dépasse Rome elle-même. Dans cette sorte de cité utopique sont présents tous les monuments nécessaires à sa constitution, et qui se développent dans le double sens de l'horizontalité (forum, places, voies, gymnases, cirque, théâtre, amphithéâtre) et de la verticalité (tour, colonne de type colonne Trajane ou de Marc Aurèle, phare). Cette ville de nulle part, surgie des cartons de l'Antiquité et de toute une littérature technique, historique, géographique, mise en fiches par Isidore, prend progressivement une consistance qui l'emporte sur celle de la réalité elle-même.

Autour d'elle, prise comme centre, rayonne un territoire organisé selon un ordre figé, dormant, idéal. Le ch. 9 *de munitionibus* est le lieu où, pourrait-on dire, se franchit un *pomerium* entre les ch. 2-7 et les derniers chapitres du livre, c'est-à-dire entre la cité d'une part, ses faubourgs et son territoire d'autre part. En ce sens, le ch. 7 *de aditibus*, plutôt que celui des accès, est celui des sorties, car on quitte ici l'*urbs/ciuitas*. Une fois passé le rempart (ch. 9 *de munitionibus*), on parviendra à la zone funéraire (ch. 11 *de sepulchris*) qui, au-delà des portes, borde les premiers stades ou milles de la voie. Au-delà, c'est la campagne avec ses fermes (ch. 12 *de aedificiis rusticis*) et l'*ager* de la ville, ou les *agri* divisés entre différents possesseurs et propriétaires. Enfin, les voies médiatisent les possibilités de communication à l'intérieur de la campagne d'une part, entre la campagne et la ville ou entre la ville et la ville d'autre part.

L'emboîtement hiérarchisé des éléments de la réalité, proclamé par l'ensemble du livre, trouve peut-être son expression la plus marquante, d'aucuns diraient caricaturale, dans ce début du ch. 15 où Isidore, agissant sur un monde qu'on aurait presque envie d'appeler ici un macrocosme, réussit à le diviser progressivement jusqu'à la plus petite unité métrique, le doigt, au prix d'une *sollertia* qu'il attribue aux anciens, mais qu'on est peu enclin à lui chicaner à lui-même. Certes, la mention des Anciens rappelle utilement les fondements du

projet d'Isidore : il s'agit, dans l'Espagne wisigothique, de contribuer à faire perdurer un modèle qui a fonctionné idéalement, ou dont on croit qu'il a fonctionné idéalement, dans cet Empire romain auquel ses dieux (ou même celui des chrétiens, dans son infallible prévoyance) avaient confié la gestion de l'univers. Et de fait, il perdure, veut croire Isidore : significatif est de ce point de vue l'emploi des temps du verbe. Car si les passés sont naturellement réservés à tel événement historique révolu (fondation de telle ville, geste de tel héros), souvent ce sont des présents qui disent la permanence d'un monde que rien n'abat (on mettra à part la lamentation sur Carthagène, ch. 1 § 67), où le forum *est* l'endroit où se traitent les procès, où les gymnases *sont* des lieux d'exercice, où le sénat, dans la curie, *veille* aux affaires de l'État.

Il y a là toute une organisation que l'on essaie de faire vivre ou revivre selon les techniques romaines. C'est perceptible dans les explications relatives aux techniques de l'architecture, qu'il s'agisse du dessin des plans pour l'urbanisme ou pour la construction de tous les jours, mais aussi dans l'importance donnée aux développements qui perpétuent le juridisme romain. Quelle voie est publique, et laquelle ne l'est pas ? Quel statut pour quelle terre ? Ces questions avaient été agitées, entre autres, par les grammatiques latines. Isidore les reprend, car il s'agit pour lui, à propos des terres, de poser à la fois les règles juridiques de leur possession et les règles techniques de leur exploitation. Sur ce dernier point, les emprunts sont faits à la littérature agronomique (Varron, éventuellement par l'intermédiaire de Servius) : les différentes qualités de terre ; qu'est-ce que la jachère ; invitation discrète à lire les *Géorgiques*...

Cependant le juridisme est plus fort que le besoin d'exposer des techniques d'exploitation agraire. C'est que, sans doute, il rejoint plus immédiatement les présupposés conscients ou non d'Isidore. Si Dieu et la providence ont réglé l'apparition des villes, s'ils ont même, par *SPQR* interposé, mis en ordre l'universelle machine, cela s'est traduit et a pris son efficacité grâce à des règles qu'il faut considérer comme intangibles depuis que, fruit d'un long travail de mise en forme, elles ont été établies en collection à peu près organisée dans ce que l'on appelle le corpus grammatique.

Les catégories juridiques de terres figurent donc dans le livre 15, et ce n'est sans doute pas seulement pour rendre complète l'encyclopédie. Il y a là, à une époque où le mouvement de mise au net juridique impulsé en dernier lieu par Justinien n'est pas encore très éloigné, la volonté de livrer des classifications opératoires pour la mise ou la remise en ordre de l'occupation des terres. Aussi est-on contraint de ne pas refuser de descendre jusqu'à ces listes

détaillées de mesures sur lesquelles se fondent, en dernière analyse, l'organisation et la permanence de l'occupation des zones agraires. Cela d'autant plus qu'il y a vraisemblablement, dans tel ou tel paysage espagnol que l'auteur a pu être amené à connaître, des vestiges encore visibles et respectés d'anciennes organisations romaines.

Le juridisme se fait donc l'auxiliaire de la construction d'un modèle harmonieux dont l'élégance finie se manifeste dans les figures géométriques qui médiatisent, dans la spéculation mathématico-philosophique d'une époque ancienne, la beauté en soi et l'ordonnance parfaite. Le monde est l'orbe, et l'*urbs* — selon Isidore — tire son nom d'*orbis*, ce qui manifeste doublement la supériorité de la figure circulaire. Mais le demi-cercle et l'ovale sont représentés aussi, avec le théâtre et l'amphithéâtre ; le cirque relève d'une combinaison du courbe et du droit, celui-ci principe de la *uia* et de la *platea* ou du *forum*. Cela pour les figures planes ; mais les volumes sont réguliers aussi. La tour (ch. 2 § 19) récapitule en elle le cylindre et le parallélépipède réguliers, la colonne de Marc-Aurèle (ch. 2 § 38) y ajoute la spirale. La pyramide n'est pas absente et les pyramides égyptiennes font même l'objet d'un développement d'une certaine ampleur (ch. 11 § 4). À l'harmonie des surfaces et des volumes que marque la régularité et la finitude s'oppose le monstrueux labyrinthe (ch. 3 § 36), négation de toute mesure finie. Mais l'idéale cité des hommes isidorienne, que Ledoux n'aurait point reniée, s'inscrit dans des lignes et dans des volumes canoniques.

Cela peut être ressenti comme un symbole particulièrement net de la nature profonde de ce livre 15, triomphe de la régularité sur l'anarchie, du Limité sur l'Indéfini, du *Peras* sur l'*Apeiron*, de l'harmonie sur le chaos. Il n'y a pas d'exagération à reprendre ici ces mots platoniciens qui remontent surtout au *Philèbe*. La mentalité antique avait été informée d'une façon durable par ces spéculations. Il n'y a rien d'extraordinaire à observer leur récurrence jusque chez un auteur aussi tardif qu'Isidore. Le livre 15 n'est donc en rien un fourretout de *aedificiis et agris*. Il témoigne d'un puissant esprit de synthèse et d'une solide volonté d'organisation.

Ces qualités, perceptibles sur le plan intellectuel, se voient aussi dans la manière dont l'auteur a traité ses sources. Il serait certes commode et il est trop tentant de réduire le livre 15 des *Étymologies* à un patchwork ou à une rhapsodie sans originalité : Servius, Pline, Varron, Jérôme et quelques autres, additionnés, donneraient le livre 15. La réalité profonde est bien différente. Il est certain que l'on retrouve ici les sources habituelles d'Isidore. Parmi les sources patristiques,

Jérôme tient une place éminente et Isidore a notamment sollicité sa *Lettre 108*, les *Quaestiones Hebraicae in Genesim*, et son *Interpretatio nominum Hebraicorum*. Les sources profanes sont nombreuses et aucune n'est surprenante. À côté de Varron, de Vitruve, de Pline et de Solin, c'est encore une fois Servius qui a été le plus mis en fiches ; on remarque du reste que les emprunts à ce grammairien permettent de temps en temps d'introduire dans le texte quelques citations de poètes qui ne sont pas mal venues et qui donnent à l'ensemble une tournure plus littéraire ; le rappel des grands poètes romains va d'ailleurs dans le même sens que la tentative de faire perdurer la civilisation qu'ils ont illustrée.

Mais les citations ne sont pas entassées au hasard. Elles ne trouvent leur place que dans un plan d'ensemble dont nous avons précédemment souligné la puissante et rigoureuse élaboration. Et bien des passages de l'exposé isidorien permettent de saisir le véritable travail d'alchimie et de recomposition qui a été opéré par l'auteur à partir d'elles. Parfois il supprime la mention faite par Servius de ses propres sources, sans doute sentie comme inutile. Souvent il élague et reformule. On ne le sent vraiment disposé à la pure et simple copie que lorsque le texte qu'il a retenu manifeste une dimension littéraire certaine, et l'exemple le plus parlant serait alors celui du labyrinthe horrifique emprunté à Pline ; ou bien, et c'est le cas exactement inverse, quand il copie des textes techniques dont la précision ne souffre pas de perdre un iota, comme lorsqu'il s'agit des définitions grammatiques de la fin du livre.

On a affaire, en somme, à un livre dont l'individualité bien marquée et bien structurée s'inscrit correctement dans la progression qui conduit des éléments (livre 13) au monde (livre 14) puis à la cité. L'effort de clarification (dont la nécessité est soulignée dès les premières lignes) n'est pas séparable de l'effort de synthèse qui se développe au fil de ses pages et qui fait du livre 15 à la fois une encyclopédie technique et un point de repère, qu'on pourrait dire anthropologique, pour les générations du Moyen Âge.

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Pour l'édition du texte du livre 15, nous avons utilisé des mss. des familles " espagnole " et " française ", mais nous n'avons retenu aucun manuscrit de la famille " italienne ". Nous avons choisi de ne pas alourdir l'apparat critique en y mentionnant les leçons des mss. de cette dernière famille, car, si elles permettent de se faire une idée de ce que pouvait être la connaissance du texte

isidorien dans l'Italie du 8^e siècle, elles n'ont rien à dire sur ce que l'évêque de Séville écrivait. Les mss. de la famille espagnole donnent souvent une version plus courte que celle des autres témoins (inversement, dans le livre 15, le § 66 figure dans l'ensemble des mss. espagnols, mais non pas dans ceux de la famille française). En revanche, on y trouve assez souvent des petits mots supplémentaires comme *in*, *ut*, *est*, dont le but est de rendre le texte plus coulant.

Dans la présente édition, l'orthographe a été normalisée. Il serait vain d'écrire *quum* sous prétexte qu'Isidore a pu user de cette graphie. Et l'établissement d'un lexique d'Isidore, par exemple, ne saurait se faire sur des mots dont les graphies seraient multiples et discordantes. Il faut dire aussi un mot du problème des assimilations. Il est vrai que, dans le cas du livre 2, la comparaison du texte d'Isidore avec celui de sa source Cassiodore montre que l'évêque de Séville, systématiquement, ne pratique pas les assimilations, quand son modèle présentait les formes assimilées. Est-ce une raison pour maintenir les formes dissimilées ? Là encore, les utilisations possibles du texte par le lecteur moderne et ses divers équipements automatiques poussent à la normalisation et nous avons donc retenu les formes avec assimilation.

Notre appareil critique, presque toujours négatif, est volontairement très allégé ; nous n'y avons relevé des formes variantes que dans les cas suivants :

- lorsqu'elles offrent un sens au moins possible ;
- lorsqu'elles présentent une forme moins connue pour un nom propre ou un mot technique ;
- lorsqu'elles recourent ou infirment le texte d'un auteur cité par Isidore ;
- lorsque nous avons cru devoir nous écarter des choix opérés par Lindsay : tous les écarts entre son édition et la nôtre ont été signalés ;
- lorsque le rapprochement avec les manuscrits des *Gromatici* était intéressant.

Nous avons examiné les manuscrits suivants¹ :

Famille espagnole :

T = Matritensis Vitr. 14,3 (olim Toletanus 15,8), 8^e siècle.

U = Escorialensis T.II.24, 9^e siècle.

X = Sangallensis 237, 9^e siècle.

1. Nous nous alignons ainsi sur ce qui a été fait pour l'édition ALMA (Belles Lettres) des livres 2, 12 et 19 des *Étymologies* (le ms. *f* seulement pour les livres 2 et 19).

Famille française :

D = Basileensis F.III.15, 9^e siècle².

H = Harleianus 2686, 9^e siècle.

f = Remensis 425, 9^e siècle. Provenance : abbaye de Saint-Thierry-au-Mont-d'Or, qui est sans doute aussi l'origine de ce ms.

En outre, pour les quatre derniers chapitres du livre 15 (chapitres entrés dans la collection gromatique), nous avons eu recours aux mss. dont s'était servi Lachmann :

G = Wolfenbütteleusis Guelferb. 105 Gudianus lat. 2^o, daté du milieu ou du 3^e quart du 9^e s. ; originaire de Corbie. Avant de séjourner à Wolfenbüttel, le ms. avait été la propriété de Gudius, patronyme latinisé du Danois Marquard Gude (1635-1689), d'où son nom de *Gudianus*.

P = Vaticanus Palatinus 1564, début du 9^e siècle, sans doute copié entre 810 et 830 en Basse Rhénanie. Il s'est d'abord trouvé à Fulda. Il a ensuite été, en 1564, propriété de Metellus Sequanus à Cologne, avant de passer à Heidelberg. De la bibliothèque de Heidelberg, il est venu à Rome en 1623. Avec le *Gudianus*, le *Palatinus* représente la " seconde classe " des mss. dits " gromatiques ".

R = Rostockensis philol. 18, début du 12^e siècle, originaire de France, provenant peut-être de Hildesheim. Ce ms. présente l'intérêt de donner aussi le ch. 16 du livre 15 des *Étymologies*, chapitre qui est absent des mss. *G* et *P*.

Éditions précédentes de référence :

F. Arevalo, Rome, 1798 (reprise dans PL 82).

W. M. Lindsay, Oxford, Clarendon Press, 1911.

J. Y. Oroz Reta et M. A. Marcos Casquero, Madrid, 2 vol., 1982 et 1983.

Pour les quatre derniers chapitres du livre 15 :

K. Lachmann, *Die Schriften der römischen Feldmesser*, vol. 1, Berlin, 1848.

2. On a dit que ce ms. avait été copié à Fulda, mais le conservateur des mss. de Bâle, Dr Martin Steinmann, a bien voulu nous indiquer qu'il provient plutôt d'un centre au sud de l'Allemagne ou de la Bourgogne.

SIGLA

Codices qui semper citantur :

T = Matritensis Vitr. 14,3 (olim Toletanus 15,8), saec. VIII

U = Escorialensis T.II.24, saec. IX

X = Sangallensis 237, saec. IX

D = Basileensis F.III.15, saec. IX

H = Harleianus 2686, saec. IX

f = Remensis 425, saec. IX

Codices qui aliquoties citantur :

C = Leidensis Voss. lat. F.74, saec. IX

G = Wolfenbütteleusis Guelferb. 105, saec. IX

P = Vaticanus Palatinus 1564, saec. IX

R = Rostockensis 18, saec. XII

Editores :

Ar. = Arevalo

Li. = Lindsay

La. = Lachmann

Notae :

T^{ac} = *T* ante correctionem

T^{pc} = *T* post correctionem

del. = deleuit

secl. = seclisit

codd. = codices